

L'ÉCHO 355 DE LA FRANCE.

DES ÉTRENNES.

I.

Quelques érudits datent seulement des premiers temps de Rome l'usage traditionnel de fêter l'aurore du nouvel an par des dons mutuels, des réjouissances publiques, des visites réciproques et l'échange de souhaits plus ou moins sincères.

Adopter cette opinion, c'est voir les choses par leur côté le plus mesquin et réduire à une simple question de philologie une coutume jadis profondément symbolique, trop universelle d'ailleurs, trop identique même dans ses variétés pour ne pas se rattacher à quelque précepte des révélations divines. Effectivement, on retrouve cet usage établi, bien avant les Romains, chez tous les peuples de la terre, sous toutes les latitudes, à toutes les époques. Ce qui nous autorise à conclure—et nous avons pour nous le témoignage explicite de la Genèse, de Josèphe, de Philon-le-Juif, de Bochart, de Dickinson, de Reinmann et en général de tous les auteurs qui ont écrit sur l'ère antédiluvienne—que l'usage dont nous parlons remonte à l'origine du monde ; alors que, continuant les saintes prescriptions, le fils de Seth, sous sa tente patriarcale, offrait à Jéhovah, le premier jour de chaque saison, les deux substances les plus pures de la terre : le froment et le miel, symboles de santé, de joie et de prospérité, emblèmes de reconnaissance à l'Eternel, sources de bénédictions nouvelles !

Plus tard, après le grand Cataclysme et la dispersion des hommes dans les plaines du Sennaar, ces pieuses pratiques s'altèrent ; les peuples n'en gardèrent qu'un vague et lointain souvenir ; sous le souffle de Satan, ce singe de Dieu, les symboles des vérités premières dégénérèrent en superstitions idolâtriques ; il n'en resta que quelques débris,